

LE FANTOME

Depuis quinze jours déjà, je suis chez Lucien de Itelle, et je ne songeais pas encore au départ. C'est alors qu'il vraiment bien dans cette antique demeure brezza ; il faisait la culture, après la vie fiévreuse de Paris.

Le château de Itelle était situé au milieu d'un parc immense. C'était une vieille bâtisse en pierre, d'allure moyenâgeuse, flanquée de quatre tourrines. Nous y venions passer quelques jours, tous les été. Lucien ne recevait que des amis très intimes, toujours les mêmes. Mais pas un de nous ne manquait au rassemblement, chaque année.

Ce soir-là, à l'heure du dîner, nous étions tous fumer sur la terrasse. La nuit d'août était très belle. Pas une étoile ne troublait le ciel nocturne. Désormais, le parc n'étais, en hiver et plein de mystère. Les grandes arbres dévalent leurs émousses fantastiques vers le ciel. Au pied de la terrasse, un chemin s'ouvrait plus clair, tranchant l'obscurité d'une haie blanche, s'assombrissant progressivement dans les ténèbres. La basse horizon brillait une pétillante lumière jaune. Tout alentour, se perdait dans une nuit opaque, profonde, impénétrable. On sentait très seul, très loin. Aucun bruit ne troublait le silence, rien que des frôlements indistincts et faibles. Il semblait, alors, qd'entendre la respiration de la campagne, la soupir inépuisable de la terre en gêne. Par instant, un souffle de vent brûlant éclairait les feuilles des marronniers voisins. Les deux feux rouges de nos cigarettes pointaient la nuit.

Nous causions en fumant. Oloit une conversation à bâtons rompus, sans lien. On sautait brusquement d'un sujet à un autre. Un jour jeté au hazard obnubrait soudain le cours des idées ; et, par moments, de longs silences planaient sur nous...

Il laissait encore son château intolérable, bien que la nuit fut descendue sur la terre, avec sa fraîcheur. Des bouffées tièdes montaient de la campagne enroulée. Des senteurs parfumées révélaient dans l'air. Quand un souffle de vent passait, en nous arrachant le visage, il nous apportait, avec lui, comme un souvenir de toute la chaleur lourde du jour. On étonnait ; on sentait l'approche d'un orage....

Après plusieurs détours, la course était tombée sur le Faustalique. Chacun y allait de sa petite histoire, de son petit souvenir. On évoquait Hoffman, Edgar Poe, c'étaient des récits d'ombre, des aventures surnaturelles, des manifestations merveilleuses de l'Au-Delà. Nous voguions en plein dans l'extra-ordinaire.

L'heure, le lieu étaient propices ; la nature, elle-même, prêtait à nos histoires de fantômes, un cadre mystérieux. Devant ce grand parc, peuplé de ténèbres, sur la terrasse de cet antique château mi-moderne, mi-féodal, où nous ne nous apercevions qu'à la lueur rouge et la certitude de nos cigarettes, les toutes les plus invraisemblables révélaienient comme une apparence de possibilité. Notre raison, d'ailleurs, s'égaraît dans l'éveil. On ne discutait pas l'impossible. Et, insensiblement, une sorte d'angoisse très douce, une sorte de peur imprécise nous envahissait, au charme de ces légendes : Seul, François de Malleville, ricanait :

« En réalité, le climat, le pays, l'heure, tout, enfin, j'ose constater librement sur l'esprit de l'homme... Voyons ! nous connaissons la vie ; nous ne sommes ni des ignorants, ni des naïfs... et nous nous amusons de parades cornettes... ! francement, pour nous, qui nous croyions des sceptiques, comme tous les dignes fils de notre siècle de science, c'est idiot... ! Nous ne sommes plus à la bataille, mes amis... Mais voilà... nous avons eu la taupe de rêver sur la terrasse d'un vieux manoir, au milieu d'un grand parc, la nuit, en Bretagne, la patrie de l'interstigie et des voleuses fantômes... ! Et nous avons eu l'imprudence de rester dans les ténèbres... brouil, ça me fait frissonner... !

Biez tant qu'il vous plaira, cher ami, répondit Henri d'Avel, ou peu, nerveusement. N'empêche que je vous quale faire des choses si extraordinaires dans la vie, qu'on est presque tenté de les mettre sur le compte du curaturel... ! Moi, lorsque qui vous parle, j'ai été véritablement impressionné par certaine aventure. Il y a cinq ans... ! Et, pourtant, je ne crois pas au surnaturel, je vous assure ; je n'admettais que les choses provenées, les affirmations scientifiques... et maintenant... »

« Maintenant... je ne sais plus... je doute, j'hésite... »

« Par exemple ! »

« Non pas... J'ai su une

apparition... ont, je vous jure, j'ai vu un fantôme... comme... je vous vois... mieux que je vous vois, car je vous distingue à peine, et le spectacle, je l'ai vu, une fois de moins, en plein jour, en pleine lumière... ! Je rechois, je vous vous contreterez, j'en jugerez. »

Il y eut un assez long silence. Nous étions étonnés, machinalement, regardant l'autre, pensant à l'apparition dans l'obscurité.

« Je vous ai dit : »

« Vous avez donc connu Ferdinand de Grisons... Vous n'avez pas oublié ce garçon vigoureux, remuant, que ses exploits sportifs rendirent un instant presque célèbre. Nous avions été élevés ensemble. Son père était un riche, qui fut tué dans un duel, à la suite d'un scandale, dont tout Paris s'occupa, il y a trente ans, une aventure très banale, en somme. Sa mère et la veuve étaient deux sœurs. Orphelin de bonne heure, Ferdinand fut recueilli par son oncle, mon père, qui était son plus proche parent. C'était un enfant aimable, qui devint devenu l'homme charmant que vous avez connu. L'amitié la plus étroite ne cessait jamais entre nous deux. Le temps qui séparait la vie séparait nos destinées. Mais tous les deux, j'allais passer la saison des chasses au château de Grisons, où je me retrouvais toujours avec plaisir dans une atmosphère d'intimité sincère et douce... Une catastrophe, due à des circonstances étranges, tragiques, intravoulables, que jamais je n'oublierai, causa, il y a cinq ans, la mort de Ferdinand de Grisons ; et, aujourd'hui, bien que je ne sois plus sous le coup de l'émotion, j'en sens mon sang se glacer dans mes veines, rien qu'en évoquant ce souvenir affreux. »

Il se tut une seconde. Personne ne parla. Notre curiosité semblait n'être épaisse encore. Là-dessus, la lumière jaune à l'autre, le fantôme d'Henri d'Avel continuait :

« Il y a cinq ans, j'étais donc à Grisons, comme d'habitude. Il n'y avait encore aucun invité. Un matin, jeté au hasard obnubrait soudain le cours des idées ; et, par moments, de longs silences planaient sur nous... »

Il laissait encore son château intolérable, bien que la nuit fut descendue sur la terre, avec sa fraîcheur. Des bouffées tièdes montaient de la campagne enroulée. Des senteurs parfumées révélaient dans l'air. Quand un souffle de vent passait, en nous arrachant le visage, il nous apportait, avec lui, comme un souvenir de toute la chaleur lourde du jour. On étonnait ; on sentait l'approche d'un orage....

Après plusieurs détours, la course était tombée sur le Faustalique. Chacun y allait de sa petite histoire, de son petit souvenir. On évoquait Hoffman, Edgar Poe, c'étaient des récits d'ombre, des aventures surnaturelles, des manifestations merveilleuses de l'Au-Delà. Nous voguions en plein dans l'extra-ordinaire.

L'heure, le lieu étaient propices ; la nature, elle-même, prêtait à nos histoires de fantômes, un cadre mystérieux. Devant ce grand parc, peuplé de ténèbres, sur la terrasse d'un vieux manoir, au milieu d'un grand parc, la nuit, en Bretagne, la patrie de l'interstigie et des voleuses fantômes... ! Et nous avons eu l'imprudence de rester dans les ténèbres... brouil, ça me fait frissonner... !

Biez tant qu'il vous plaira, cher ami, répondit Henri d'Avel, ou peu, nerveusement. N'empêche que je vous quale faire des choses si extraordinaires dans la vie, qu'on est presque tenté de les mettre sur le compte du curaturel... ! Moi, lorsque qui vous parle, j'ai été véritablement impressionné par certaine aventure. Il y a cinq ans... ! Et, pourtant, je ne crois pas au surnaturel, je vous assure ; je n'admettais que les choses provenées, les affirmations scientifiques... et maintenant... »

« Maintenant... je ne sais plus... je doute, j'hésite... »

« Par exemple ! »

« Non pas... J'ai su une

tâche pour déjeuner chez monsieur, qui habitait un château voisin... Le déjeuner fut très gai. Tous les convives étaient召めaux, et, par conséquent, la conversation ne pouvait languir... Mais, brusquement, comme je me tournais vers Ferdinand, qui raccompagnait une anecdote du chasseur, je vis, je vis très distinctement, cette fois, le fantôme, que j'avais aperçu dans la veille, drapé dans un long manteau, une toge platon, qu'il relevait de la main gauche, masquant le bas de son visage. A la place des yeux, il avait deux trous plus sombres, mais sans regard. Son corps était immobile, et, composé d'un sorte de brume impalpable. A travers moi, il distinguait, comme à travers une gaze, la maroûte de la chambre, avec son papier peint, un tableau et son cadre d'or... Mais ce n'était pas seulement un fantôme ; c'était la Mort, elle-même. Je le savais, je l'en étais sûr ; je le sentais, « Je le sentais, » comprenez-vous... Ferdinand parlait, avec entrain. Tous, nous l'écoutions, tournant et retournant l'oreille, pour l'entendre. Nous étions dans le jardin de Grisons, où je me retrouvais toujours avec plaisir dans une atmosphère d'intimité sincère et douce... Une catastrophe, due à des circonstances étranges, tragiques, intravoulables, que jamais je n'oublierai, causa, il y a cinq ans, la mort de Ferdinand de Grisons ; et, aujourd'hui, bien que je ne sois plus sous le coup de l'émotion, j'en sens mon sang se glacer dans mes veines, rien qu'en évoquant ce souvenir affreux. »

Il se tut une seconde. Personne ne parla. Notre curiosité semblait n'être épaisse encore. Là-dessus, la lumière jaune à l'autre, le fantôme d'Henri d'Avel continuait :

« Il y a cinq ans, j'étais donc à Grisons, comme d'habitude. Il n'y avait encore aucun invité. Un matin, jeté au hasard obnubrait soudain le cours des idées ; et, par moments, de longs silences planaient sur nous... »

Il laissait encore son château intolérable, bien que la nuit fut descendue sur la terre, avec sa fraîcheur. Des bouffées tièdes montaient de la campagne enroulée. Des senteurs parfumées révélaient dans l'air. Quand un souffle de vent passait, en nous arrachant le visage, il nous apportait, avec lui, comme un souvenir de toute la chaleur lourde du jour. On étonnait ; on sentait l'approche d'un orage....

Après plusieurs détours, la course était tombée sur le Faustalique. Chacun y allait de sa petite histoire, de son petit souvenir. On évoquait Hoffman, Edgar Poe, c'étaient des récits d'ombre, des aventures surnaturelles, des manifestations merveilleuses de l'Au-Delà. Nous voguions en plein dans l'extra-ordinaire.

L'heure, le lieu étaient propices ; la nature, elle-même, prêtait à nos histoires de fantômes, un cadre mystérieux. Devant ce grand parc, peuplé de ténèbres, sur la terrasse d'un vieux manoir, au milieu d'un grand parc, la nuit, en Bretagne, la patrie de l'interstigie et des voleuses fantômes... ! Et nous avons eu l'imprudence de rester dans les ténèbres... brouil, ça me fait frissonner... !

Biez tant qu'il vous plaira, cher ami, répondit Henri d'Avel, ou peu, nerveusement. N'empêche que je vous quale faire des choses si extraordinaires dans la vie, qu'on est presque tenté de les mettre sur le compte du curaturel... ! Moi, lorsque qui vous parle, j'ai été véritablement impressionné par certaine aventure. Il y a cinq ans... ! Et, pourtant, je ne crois pas au surnaturel, je vous assure ; je n'admettais que les choses provenées, les affirmations scientifiques... et maintenant... »

« Maintenant... je ne sais plus... je doute, j'hésite... »

« Par exemple ! »

« Non pas... J'ai su une

rien. Nous voguions dans l'apothéose... »

Mais François de Malleville ajoutait :

« Le spectre ? — Il est, en se retournant. — Où ça ?... Je ne vois rien... »

Puis il se leva et il ajouta en riant :

« Vous êtes fou... non... quer, où jidu vous avez été... »

Henri d'Avel regardait machinalement, les yeux égarés et étonnés.

— Alors, monsieur... — dit simplement François de Malleville, — prononça un peu de brama... ; ça calmara vos nerfs et vous... »

Le calme, imperturbable, le

sang froid de Malleville nous rassurait. Mais nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un télégramme de Lunel de Reille, qui rebondit tout à coup sur ma tête.

— Allons, monsieur... — dit

simplement François de Malleville, — nous étions troublés au contraire par l'appréhension qui était pointé sur le visage de d'Avé.

Le lendemain, une dépêche me rappela à Paris. Des affaires longues et sonores m'occupaient tout à long.

Un matin, je répus un